

La lutte au front italien.

Pendant la présente guerre, elle fut complétée par des volontaires, étudiants des universités.

Les Allemands avaient toujours dit que l'intervention américaine n'était que du bluff. Mais l'expérience leur montra que la réalité était toute autre.

Les Américains se distinguèrent si bien dans le bois de Belleau que le généralissime français les félicita et décida d'appeler désormais la forêt «Bois de la brigade américaine».

Le 18 juillet, la 2e division américaine partit à l'attaque à la sortie du bois.

Maintenant on voit beaucoup de tombes de soldats américains dans ces parages.

Les Américains empêchèrent aussi les Allemands de déboucher de Veully-la-Potterie. Ils firent plus encore : le 18 juillet ils délivrèrent toute la contrée de l'occupation allemande. Le souvenir d'exploits américains s'attache à nombre de villages dans les environs de Château-Thierry.

Citons encore Essommes, une des plus anciennes localités de la région, datant du temps de Charles Martel. Elle se trouve près de la colline 204 où on se battit si sauvagement. La lutte autour d'Epieds fut aussi très meurtrière.

Le 22 juillet, une compagnie de la 2e division d'infanterie américaine pénétra dans le village après un terrible corps à corps.

Les 23 et 24, les Allemands les délogèrent. Les Américains revinrent; cinq fois le village passe d'une main à l'autre, mais finalement les Alliés restèrent maîtres de la place.

Epieds est encore un village qui date de l'époque mérovingienne. Le château fut d'abord le siège du

grand quartier général allemand, puis de celui des Américains.

Dans le voisinage, près de Brecq, on visita, après la guerre la plate-forme d'une «grosse Bertha».

La pièce de 380 avait été enlevée, avant l'arrivée des troupes franco-américaines. Le canon monstre était caché dans un bois ; un chemin de fer habilement camouflé y conduisit.

Tout le pays environnant était très ancien: Coincy avec son église romane, Bruyère avec son temple datant du 12e siècle. Puis on arrive à Fère-en-Tardenois, qui donna son nom à la bataille. Cette place était un nœud de routes et de voies ferrées, de la plus grande importance.

Le 30 mai 1918, les Allemands avaient occupé la ville. Ils y résistèrent avec l'énergie du désespoir et une bataille longue et terrible fut livrée sous ses murs.

Le 25, les Allemands se retirèrent mais ils essayèrent de résister sur la ligne de l'Ourcq.

Ils firent sauter les ponts mais malgré tout, les 28 et 29 juillet, les Américains forcèrent le passage de la rivière et prirent Ronchères, Sergy, Nesles et Seringes, pendant que la 62e division d'infanterie française occupa Fère même. Sergy passa 4 fois d'un parti à l'autre. Les 4e et 6e divisions de la garde allemande ne reculèrent que pas à pas.

Le 30, elles reprirent même la station de Fère, mais après une série de formidables attaques les Français et les Américains délivrèrent la ligne de l'Ourcq. La division de Mangin se distingua surtout par l'impétuosité de ses attaques.

Le 29 juillet on livra des combats terribles sur



Le Général Diaz.

tout le front entre Ville-en-Tardenois et la rive nord de l'Ourcq. La résistance allemande fut acharnée. L'ennemi effectua plusieurs contre-attaques sans épargner ses hommes.

Mais il ne réussit pas à arrêter l'avance française. Après avoir brisé une résistance opiniâtre, les troupes de Mangin avancèrent sur un front de dix kilomètres et, dépassant leurs objectifs, ils conquièrent la Butte-de-Chalmont, plus élevée que toutes les collines environnantes et qui permit d'étendre la vue en toute liberté dans la direction de la Vesle.

Sur l'aile droite, le général Bertholet fit aussi de rapides progrès dans la direction de Fismes.

Les journaux français comprirent immédiatement la grande signification de ces victoires.

Paris était sauvée entièrement, l'ennemi était refoulé sur toute la ligne, il perdait pied partout et l'initiative des opérations passa aux mains des Français qui infligèrent coup sur coup des pertes sensibles à l'envahisseur.

Le 30 juillet, le général Maurice, le fameux historien, dont les chroniques furent lues avec tant d'intérêt, écrit, dans le « Daily Chronicle » :

« Parmi les causes des défaites allemandes il faut citer avant tout l'audace et l'entraîn des troupes américaines. Toutes les autres armées sont plus ou moins usées par la guerre : elles sont composées d'un grand nombre de jeunes gens et d'hommes d'un âge moyen et c'est pour ce motif que l'apparition sur le champ de bataille d'une nouvelle armée, composée de l'élite de la population masculine d'une grande nation doit produire une influence plus considérable que ne le ferait supposer sa puissance numérique.

Les Allemands semblent vouloir achever une nouvelle position défensive à l'Ardre ou à la Vesle et ils tachent de gagner du temps sinon il serait insensé de vouloir tenter d'enrayer l'avance ennemi au prix de tant de vies humaines.

La bataille se poursuit dans des conditions très défavorables pour l'ennemi. Coup sur coup il doit se replier sous le couvert de puissantes arrières-gardes, d'isolant de nombreuses mitrailleuses.

L'action de ces mitrailleuses dans un terrain montagneux et boisé est très considérable et il est, pour ce motif, peu probable que nous parviendrons à isoler d'importantes formations dans des po-

ches». Mais cela n'enlève rien à l'importance de la victoire alliée.

L'on ne peut nier que la seconde bataille de la Marne a été, tout comme la première, une défaite complète pour les Allemands.

Ceux-ci ne sont même plus capables d'entreprendre une offensive de diversion sur un autre front.

Mais nous ne pouvons pas diminuer nos efforts car la situation exige un redoublement de toute notre énergie.»

Les Allemands se refusèrent cependant d'enregistrer leur défaite. Les communiqués firent connaître que le repli s'exécutait suivant un plan dressé à l'avance.

Mais leurs plans n'avaient certainement pas prévu l'abandon de centaines de tonnes de munitions.

Des obus se trouvaient le long des routes sur des distances de plusieurs miles et dans des dépôts de munitions couvrant plusieurs milliers de mètres carrés les projectiles étaient amoncelés à hauteur d'homme.

Et les provisions abandonnées le long des routes ne constituèrent qu'une faible partie du butin.

Les bois n'avaient pas encore été fouillés et tout ce que l'on trouva lors d'une recherche hâtive ne pouvait laisser supposer que le repli s'était opéré suivant un plan dressé à l'avance. De fait ce fut une désastre pour les Allemands.

Ceux-ci avaient cependant enlevé leur artillerie d'une façon merveilleuse, leurs canonniers avaient reçu l'ordre d'épargner les munitions et de ne soutenir l'infanterie qu'avec des canons de gros calibre.

L'on comprend l'ironie amère avec laquelle les Alliés placèrent sur les abris souterrains allemands l'inscription suivante : « L'infanterie allemande ne craint rien si ce n'est Dieu et sa propre artillerie ».

Les troupes d'assaut alliées avancèrent rapidement.

Elles passèrent avec un sang-froid étonnant dans des champs de blé couverts par de gros nuages de poussière et retournés par le feu de l'ennemi. Puis elles grimpèrent sur le versant d'une colline d'environ 600 pieds de hauteur, d'où, en faisant un crochet vers l'est, elles assaillirent un village, après un combat acharné dans lequel les deux partis furent impitoyables.

Les troupes anglaises dominèrent la rive sud de l'Ourcq.

Des prisonniers leur annoncèrent que les Allemands se préparaient à défendre sérieusement le bois de Nesles qui se trouvait en plein dans l'axe.

Les Anglais, eurent à souffrir beaucoup mais ils tinrent bon malgré tout. Ils eurent à franchir un espace ouvert à la vue de l'ennemi, puis à monter une colline de 600 pieds de hauteur, qui dominait la contrée.

De la Butte-de-Chalmont, qui, comme nous avons vu, était aux mains des Français, l'artillerie des derniers soutint l'attaque.

Parmi les troupes britanniques se distingua spécialement une division écossaise qui avait été amenée d'Arras en autos. Pendant la nuit ils durent encore exécuter une marche de 10 milles.

Les hommes aux petits jupons marchèrent avec courage, précédés par leurs cornemuseurs qui jouèrent des chansons douces et mélodieuses, parlant de leurs montagnes verdoyantes et de la maison paternelle.

Ils attaquèrent immédiatement dès le grand matin.

Les sons des cornemuses devinrent durs et stridents, évoquant le passé héroïque de l'Ecosse.

Ils trempèrent la volonté des soldats qui devaient vaincre ou mourir. La résistance allemande fut acharnée.

Les mitrailleuses allemandes, très nombreuses, attaquèrent les braves dans le flanc, mais la division poussa son avance encore bien plus loin et consolida ses nouvelles positions.

L'artillerie américaine s'apercevant que les Anglais ne parvinrent pas à porter à temps leurs canons en avant offrit, de sa propre initiative de soutenir les Ecosseis dans leur avance.

La division écossaise resta pendant trois jours dans les nouvelles positions, sous un bombardement violent.

Le 28 juillet, à 12 heures, elle attaqua le village, le parc et le château de Buzancy. Les Allemands avaient accumulé des mitrailleuses dans le village et les Ecosseis furent obligés de franchir un mur, l'un après l'autre, pour attaquer les nids de mitrailleuses allemands. La première vague d'assaut qui s'abattit sur le village atteignit le but proposé et les troupes qui suivirent nettochèrent le village.

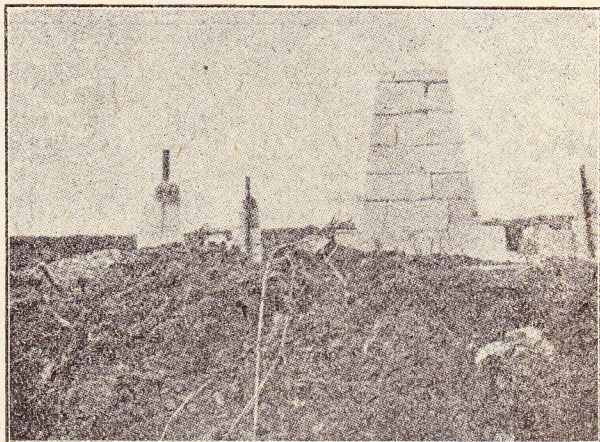
Au soir celle-ci était en leurs mains : ils avaient pris 250 prisonniers dont six officiers.

Cet exploit, est cité comme un des plus brillants conservé dans les annales de l'armée anglaise.

Après une lutte acharnée d'une semaine, les Ecosseis avaient gagné la bataille. Ils se lavèrent, se nettochèrent et se rasèrent. Puis ils défilèrent, avec leurs «bug pipers» en tête, devant leur général bien-aimé Reed, et les officiers français présents, que l'émotion étreignit. L'admiration des Français devant l'héroïsme de la division écossaise fut telle que le général Gassouin, qui vint occuper Buzancy avec ses troupes, résolut d'ériger un monument à la glorification du brillant fait d'armes.

L'exécution en fut confiée au sculpteur lieutenant René Puaux, lequel, aidé de cinq sapeurs, bâtit une pyramide en quatre jours de temps, au-dessus de la tranchée allemande à l'endroit même où avait succombé le dernier soldat écossais alors qu'il s'élança sur une mitrailleuse allemande.

Ce monument bâti avec des pierres du château détruit portait, sur une de ses faces, l'inscription suivante :



Monument élevé à la glorification des Ecosseis.

Ici fleurira toujours
Le glorieux Chardon d'Ecosse
Parmi les Roses de France.

Alors le général Mangin adressa les paroles émouvantes que voici aux valeureux défenseurs :

« Vous êtes entrés dans la bataille à son moment le plus rude. L'ennemi, vaincu une première fois, ramenait contre nous ses divisions en nombre plus considérable que le nôtre. Vous avez continué à avancer pied à pied malgré sa résistance acharnée et vous avez gardé le terrain conquis malgré ses violentes contre-attaques.

Puis, dans la journée du 1er août, vous avez enlevé, côte à côte avec vos camarades français, la crête qui domine toute la contrée entre l'Aisne et l'Oureq et que ses défenseurs avaient l'ordre de tenir coûte que coûte. Ayant échoué dans sa tentative pour la reprendre avec ses dernières réserves, l'ennemi dut battre en retraite, poursuivi, bousculé pendant 12 kilomètres.

Tous, Anglais, Ecosseis, jeunes soldats et vétérans des Flandres ou de Palestine, vous avez montré les magnifiques qualités de votre race : le courage et l'imperturbable ténacité. Vous avez fait l'admiration de vos compagnons d'armes. Votre pays sera fier de vous, car vos chefs et vous, avez une large part dans la victoire que nous venons de remporter contre les barbares ennemis des peuples libres.

Je suis heureux d'avoir combattu à votre tête et je vous en remercie.

Le général Berthelot rédigea un ordre du jour spécial, dans lequel il déclara que par ce fait d'armes les Anglais avaient acquis une gloire immortelle.

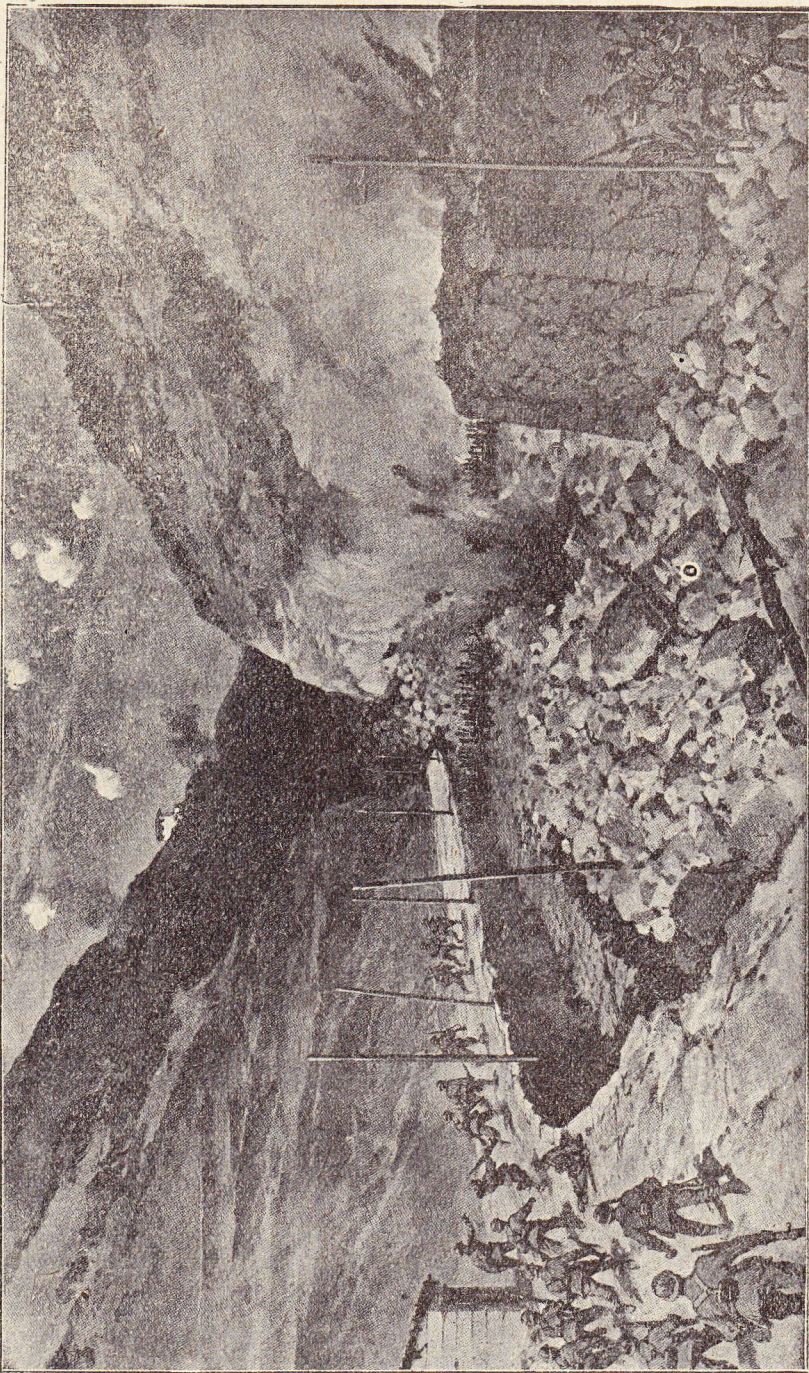
L'entente parmi les Alliés fut merveilleuse. Des unités de toutes les armes avaient pris part à la bataille. Des troupes montées avaient combattu à cheval, restant constamment en contact avec l'ennemi.

Le 1^{er} août fut encore une journée néfaste pour les Allemands. Les troupes franco-anglaises prirent cette position à 10 kilomètres au nord de l'Oureq, et de cette façon ils commandèrent toute la vallée de la Crise que les Allemands avaient reçu ordre de défendre jusqu'à la mort du dernier soldat. Dans certains secteurs, la ligne allemande fut enfoncée. Bientôt la charnière allemande de Soissons fut menacée. Le général Mangin recommença l'offensive contre Le Huleu et Fère-en-Tardenois. Une lutte sanglante s'engagea. Les Anglais aidèrent puissamment les Français dans l'attaque.

L'avance procura la conquête de villages solidement retranchés, de bois et d'une hauteur très intéressante, qui dominait le terrain derrière les po-



Cornemusier du Régiment écossais : « The Black Watch ».



Episode d'une bataille en Italie. Une attaque de l'infanterie italienne.

sitions ennemies ainsi que l'unique chemin de fer qui permet aux Allemands d'assurer l'apport du ravitaillement et de ses renforts.

Chaque bosquet, chaque village, chaque hameau était converti en fortin, d'où les mitrailleuses allemandes firent tomber une pluie de balles sur les Alliés, sans parvenir toutefois à empêcher l'avance de ceux-ci.

Les Allemands furent contraints à un nouveau recul sur un front de 40 kilomètres et ce à cause de l'œuvre des troupes françaises et anglaises sur l'Ourcq, des Américains et des Français au centre, des Anglais et des Français à l'aile droite, où l'on avançait aussi sérieusement, dans les environs de Reims.

Le 2 août les troupes françaises entrèrent dans Soissons.

La conquête de cette ville devait entraîner pour les Allemands près de l'Aisne, le recul dans la direction des hauteurs dans lesquelles ils avaient occupé de si puissantes positions, au début de la guerre. La « poche » dans les lignes avait disparu. La chance changea de camp. L'ennemi était vaincu.

Foch commandait les manœuvres. Américains, Anglais, Français, Italiens, tous exécutaient ses ordres. Ils se battirent pendant quinze jours avec une tenacité qui tenait du prodige.

Chaque jour 13.000 soldats américains, que les sous-marins ne parvenaient pas à couler débarquaient dans les ports français.

Après une période angoissante de défaites les événements prirent une autre tournure.

Foch veille, étudie, commande.

Les troupes jettent sur lui leurs regards pleins

Conquête de Rosières, Montdidier et Lassigny. (8-22 Août 1918.)



Orlando, le premier ministre d'Italie.

d'admiration et de joyeuse impatience. Le monde entier n'aperçoit plus que lui.

Le temps des merveilles est arrivé. La justice est imminente. Sous le coup des victoires, le moral du soldat se relève. Une confiance extraordinaire l'anime. La guerre se révèle sous un autre jour.

La misérable vie dans les tranchées froides et meurtrières est passée. Les chevaux galopent dans les champs et les troupes se baignent en rase campagne. On loge déjà dans des maisons et on dort dans des lits. Le soldat attend avec une impatience fébrile la journée de demain. Demain sera encore une journée glorieuse. Une ardente fierté fait bouillonner son sang.

Les barbares seront écrasés ! Les barbares qui foulèrent au pied sa patrie, qui ruinèrent des villes et des villages et qui massacrèrent les épouses et les enfants.

La France entière et même tout l'univers est bouleversée. Une force merveilleuse circule partout. On acclame les vainqueurs. Et le 6 août la France décerne le titre de maréchal à cet homme de génie : Foch.

Paris est dégagée. Soissons et Château-Thierry sont reconquises, plus de 200 villages délivrés, 35,000 Allemands ont été faits prisonniers et 700 canons capturés ; l'espoir de l'ennemi s'est effondré, les armées victorieuses avancent toujours, des bords de la Marne jusque sur ceux de l'Aisne.

Voilà les résultats projetés par le commandement intelligent et acquis par l'héroïsme des troupes vaillantes combattant sous les ordres de généraux expérimentés. Pétain est décoré de la médaille militaire et adressa des paroles enthousiastes à ses braves :

« L'envahisseur recule » dit-il, « son moral chancelle ; Je vous disais hier : « Abnégation, patience, vos camarades arrivent ». Je vous dis aujourd'hui : « Tenacité, audace et vous forcerez la victoire. »

Ludendorff essaya de remonter le moral des Allemands et leur adressa, dans l'ordre de l'armée du 4 août ; entre autres les paroles suivantes :

« Nous ne saurions trop nous féliciter de voir l'ennemi prendre une offensive qui ne peut que hâter la désagrégation de ses troupes. »

Mais il aurait pu avant tout, appliquer ces paroles à l'armée allemande depuis que Hindenburg avait trouvé à qui parler en la personne de Foch et qu'il avait été contraint d'employer 830,000 hommes dans les récents combats :

Pendant quatre mois les Allemands avaient dépensé le meilleur de leurs forces et ils avaient dû employer une grande partie de leurs réserves. La mâchoire gauche de l'étau dans lequel ils avaient espéré serrer Paris, était brisée.

Les troupes affaiblies de l'ennemi durent recevoir des renforts, ses réserves devaient être tenues prêtes et les cadres étaient à renouveler.

Ludendorff compta sur le rappel de la nouvelle classe de 1920, des jeunes gens de 17 et de 18 ans, pour donner à ses troupes le temps de respirer.

Les 450.000 jeunes gens furent exercés et préparés avec une hâte fébrile, afin qu'ils puissent venir en aide aux troupes exténuées et leur permettre de se reposer quelque peu.

Mais Foch en avait décidé autrement. Le repos affaiblit dit-il. Maintenant que la « poche » de la Marne avait disparu il résolut de porter ses coups en Santerre.

En avril les Allemands s'étaient enfoncés jusqu'aux collines entre le chemin de fer Paris-Amiens et l'Avre.

La victoire en Tardenois avait délivré la grande voie ferrée Paris-Nancy. Il s'agissait maintenant de dégager l'autre voie, celle d'Amiens à Paris, afin de donner plus d'espace aux troupes de l'ouest et de préserver les communications entre la France et l'Angleterre.

Foch savait que Rupprecht de Bavière avait cédé 180,000 hommes au Kronprinz pour le soutenir. Le moment était donc venu de porter un grand coup dans le nord et d'y déchaîner l'ouragan qui depuis le 18 juillet avait sévi sans discontinuer en Tardenois.

Foch résolut de lancer les troupes anglaises et françaises les unes après les autres sur les positions ennemies, en Picardie et en Artois.

Deux armées devaient commencer à frapper le coup au centre, puis on attaquerait à l'aile droite. Finalement l'aile gauche devait se mettre en mouvement pour porter le coup décisif à l'extrême-gauche.

Le 8 août le centre s'ébranla. Au lever du jour, les Anglais attaquèrent sur un front de 12 kilomètres et livrèrent de furieux assauts contre les Allemands qui s'étaient fortifiés au sud de l'Avre.

Trois quarts d'heure plus tard, les Français commencèrent l'attaque plus au sud en allongeant le front de bataille de plusieurs kilomètres.

L'action se porta surtout contre l'armée de von Hutier. Le temps s'améliora, la pluie avait cessé, mais il faisait nuageux et brumeux lorsque l'attaque fut déclanchée.

La bataille commença par un bombardement écrasant de trois minutes. Puis le tir de barrage des pièces de campagne et des mortiers s'allongea, cependant que l'artillerie lourde concentra son feu sur les points que l'on présumait offrir une résistance plus acharnée. Lorsque les vagues d'assaut de l'infanterie se mirent en mouvement, elles furent précédées par quelques centaines de chars d'assaut. L'ennemi fut culbuté et sa résistance montra qu'il n'était pas de taille à s'opposer à cette avance organisée.



Le Roi Albert en inspection au champ de bataille

Les tanks passèrent l'Avre et pataugèrent dans le terrain plus difficile de la vallée de la Luce.

La manœuvre fut exécutée avec tant de rapidité que les Allemands se rendirent par paquets ou s'enfuirent en abandonnant tout leur matériel.

Le rôle des tanks fut prépondérant, Pétain porta hommage à tous ceux qui avaient contribué à projeter, à composer et à se servir de cette arme nouvelle.

Depuis le début d'avril, l'artillerie d'assaut vient d'affirmer, en trente combats et deux batailles rangées, sa haute valeur offensive.

Ratifiant le suffrage unanime de l'infanterie qui fit, dès le premier jour, à ses nouveaux frères d'armes une part de gloire dont ils garderont la fierté, le commandant en chef leur adresse à tous ses félicitations.

Equipages des chars qui, après avoir puissamment contribué à arrêter l'ennemi, l'avez rompu au 11 juin et au 18 juillet ;

Ingénieurs qui avez conçu et mis au point les engins de victoire ;

Ouvriers de l'usine qui les avez réalisés ;

Ouvriers du front qui les avez entretenus ;

Vous avez bien mérité de la Patrie.

Le résultat tangible de cette nouvelle bataille fut qu'Amiens, qui se trouvait toujours dans un coin dangereux du front, fut dégagée de la zone directement menacée par l'ennemi. Les Anglais, sous les ordres du général Haig prirent 7000 prisonniers et 100 canons.

En outre de 20 villages, les places plus importantes, telles Marcelave, Harbonnières, Caix et Moreuil furent reprises.

Pour les alliés la journée avait été bonne.

Le 9 août la bataille reprit.

Malgré la résistance plus tenace les alliés renouvelèrent leurs attaques, sur tout le front de bataille, au sud de la Somme. Les Français s'emparèrent de Pierrepont et du bois plus au nord. Après s'être rendus maîtres des ouvrages défensifs les plus éloignés d'Amiens, les Canadiens et les Australiens avancèrent encore de 3200 mètres avec un courage admirable. Les Anglais entrèrent dans Rosières.

On prit 17.000 prisonniers dont les colonels et l'état-major de trois régiments : ils durent s'habiller hâtivement. Dans un certain endroit où on avait en toute hâte envoyé par chemin de fer, des troupes de renforts allemandes ; celles-ci s'aperçurent en sortant des wagons, qu'elles venaient de débarquer dans un pays qui était déjà aux mains des Anglais. Tous les hommes furent faits prisonniers. Un officier d'état-major cacha furtivement

des papiers dans les canons de son pantalon, et il lacha des jurons bruyants quand on le fouilla.

Parmi les officiers prisonniers se trouva le nombre le plus important d'artilleurs qui fut jamais pris pendant la guerre.

A quelques kilomètres derrière le front les troupes s'étaient rassemblées près des ponts pour essayer de fuir. Le champ de bataille même offrit le spectacle le plus étrange, à cause du silence forcé de l'artillerie. A certain moment les pièces anglaises devaient se porter en avant, celles des Allemands en arrière. C'est pourquoi le feu cessa de part et d'autre, ce qui n'arriva qu'à de rares occasions de toute la durée de la guerre. Les positions d'appui allemandes se trouvaient dans un état lamentable. Les troupes qui durent les défendre, étaient forcées de dormir dans des trous malodorants n'étant défendues que par les seuls barrages de fils de fer barbelés.

Les pertes en morts et en blessés des Allemands semblèrent être cinq fois supérieures à celles des Anglais.

Les Allemands avaient employé toutes leurs réserves disponibles dans cet angle, sans parvenir à s'opposer à l'avance des Anglais.

L'occupation de Rosières par les alliés marqua un pas décisif dans la direction de Chaulnes qui est un important nœud ferroviaire.

Pendant la nuit suivante les Allemands évacuèrent l'arc formé par le front, entre Orvillers et Montdidier.

Le 10 août, avant midi, Montdidier tomba aux mains des alliés. L'armée française du général Debenedy opéra sa jonction avec les troupes anglaises du général Rawlins, mettant ainsi sérieusement l'armée de von Hutier en péril.

Le nombre de prisonniers monta à 20.000.

Le même jour (10 août) le général Humbert, qui se trouvait entre Courcelles et Anthenil reçut l'ordre de Foch, d'attaquer l'ennemi dans le dos. Il était 4 h. 20 du matin.

Tout était prêt à l'attaque. Les caissons de ravitaillement se trouvaient derrière les canons, l'infanterie se mit en branle, suivie par tout le charroi.

Pas un canon ne se fit entendre. Tout était calme.

Soudain les bouches à feu se mirent à tonner et arrosèrent copieusement d'obus de tout calibre les chemins d'accès des réserves ennemies. Ce fut un vrai rideau de feu.

L'armée française, précédée par des tanks, marcha en avant et à 8 h. elle se trouvait à Ressons-sur-Matz. A 11 heures, le bois de Ressons, les villages de Mortemer, Orvillers-Sorel, Lataule, Cuvilly, Marquéglise et Margny-sur-Matz se trouvèrent aux



Abri Belge du A17 détruit par une bombe allemande

maines des Français. Les chars d'assaut écrasèrent les mitrailleuses qui tirèrent avec rage dans Cuvilly. Ce fut une journée mémorable pour les Français, qui avaient été puissamment secondés par les aviateurs, lesquels avaient lancé 12 tonnes de bombes sur les positions allemandes et abattu 71 appareils ennemis.

Le grand coup était frappé. Maintenant les Alliés avaient encore à porter leur aile gauche de l'Avre à l'Oise : au centre, dans la région de Roye-Chaulnes ils rencontrèrent une résistance acharnée de la part des Allemands et ne purent avancer que lentement, le long de la Somme.

Von Hutier et von der Marwitz avaient été rejetés sur le front fortifié d'octobre 1914 et de mars 1917 et reçurent l'ordre de défendre Lassigny, en même temps que Roye et Chaulnes. Du côté de l'ennemi des divisions fraîches furent amenées : 10.000 hommes furent jetés sur Roye.

Nos Alliés eurent à lutter terriblement dans ces parages. Coup sur coup l'infanterie fut prise dans le feu de flanc des réserves allemandes qui étaient cachées derrière les pentes escarpées du plateau descendant vers la Somme et que l'artillerie anglaise ne parvint pas à toucher.

Le feu du tir de barrage allemand causa de terribles ravages dans les rangs des fantassins et des cavaliers, et les aviateurs, volant à une faible altitude, mitraillèrent les soldats en marche.

Dans la fumée noire et jaune des obus explosant sans nombre, les arbres furent déchiquetés, le long de routes, les véhicules furent renversés, les hommes et les bêtes tombèrent sans nombre : les Anglais hésitèrent pendant une seconde, mais se reprirent et passèrent dans le feu infernal.

Ils avancèrent leur ligne jusque sur la route de Roye et prirent des centaines de prisonniers ainsi que d'abondantes munitions. Après une lutte acharnée ils s'emparèrent de Proyard, au sud de la Somme et ainsi que de la fameuse ferme du Logement.

A gauche de la vieille chaussée romaine vers Roye, sur le sommet de la colline, se trouve un bois, appelé le bois Z, d'après sa forme. Il était rempli de fossés, de carrières et de tunnels, dans lesquels une brigade avait pris position, protégée par deux fortins redoutables armés de mitrailleuses.

Avec un faible contingent les Français assaillirent ce bois jusqu'à l'avoir purgé du dernier des ennemis.

Le 13 avril les Français réussirent à gagner la crête du massif de Lassigny, d'où ils tenaient Roye sous leurs feux.

Les Allemands lancèrent une division après l'autre sur cette position importante. Chaque fois l'artillerie les dispersa et leurs tentatives furent étouffées dans le sang.

Les Allemands se vengèrent en incendiant tous les villages, situés entre Péronne et Chaules, qui furent elles-mêmes mises en feu. Malgré tous ces

revers et ces défaites, les Allemands s'efforcèrent de tromper le peuple en lançant des fausses nouvelles.

Le 13 août, par exemple, le «Deutsche Tageszeitung» annonça :

« Toutes les victoires que les Français ont publiées ces derniers temps ne sont que des fables et des exagérations. L'armée de von Hutier n'a pas abandonné un canon utilisable dans la région abandonnée librement. L'ennemi a livré des assauts terribles sans parvenir à faire reculer notre ligne d'une façon appréciable.

Nos contre-attaques l'ont refoulé de certains endroits où il était parvenu à s'infiltrer.

Il a d'ailleurs subi des pertes énormes sans parvenir à changer quelque chose à la situation. »

Par de semblables communiqués on trompait le peuple.

En réponse à cette nouvelle mensongère, les Anglais purent, le 15 août, annoncer ce qui suit à leur pays :

« L'ennemi vient de se retirer derrière certaines limites, au sud de l'Ancre jusque près d'Hébuterne.

Nos troupes gardent le contact avec les Allemands et gênent leurs mouvements d'arrière-garde.

Il est maintenant très visible que l'ennemi fait des efforts désespérés pour épargner ses hommes, d'une façon sans précédent dans la méthode de sacrifier son matériel humain. »

Le 21 août, l'armée du général Mangin attaqua sur un front de 30 kilomètres, entre Fontenay, à l'ouest de Soissons, et le secteur de Pimprez, au nord de Ribecourt.

A sept heures, le feu d'artillerie, qui avait commencé la veille, atteignit sa plus grande violence et l'infanterie se lança alors sur les positions ennemies. Le choc fut d'autant plus violent que les Allemands s'étaient établis dans leurs postes de résistance très bien défendus et non dans leurs postes avancés.

L'ennemi se défendit avec acharnement et en plus d'un endroit les Français durent recourir au combat à l'arme blanche. Et la lutte fut d'autant plus âpre que les Allemands avaient établi de nombreux nids de mitrailleuses dans ce terrain boisé et coupé de ravins, donc particulièrement propice à la défense.

Après avoir avancé leur ligne deux miles plus en avant sur le plateau d'Autriches, ils la portèrent encore jusqu'à Nouvron, Ingre, Auvignicourt et Morsain, ils occupèrent même Pimprez et le bois des Rigoles. Deux mille prisonniers tombèrent en leurs mains.

L'armée du général Humbert forma un demi-cercle au sud et à l'ouest du fameux massif de Lassigny, lequel, vu son élévation, était appelé « la petite Suisse ».



Le Cabaret Bleu au front Belge (Photo de M. l'Abbé Dubois).



Les accidents du terrain renda le transport de l'artillerie très difficile au front italien

Humbert contournera cette hauteur. Ses troupes s'emparèrent du bois de Loges, atteignirent Cany-sur-Matz et Belval, cependant que son aile droite contourna le massif par le sud.

Rawlinson jeta ses Canadiens sur Damery et Parvillers.

Dans la soirée du 22 août 1918, Humbert prit Lassigny d'assaut. Le lendemain toute la «petite Suisse» était aux mains des Alliés.

C'est par là que se termina la victoire en Santerre. Le même jour se déroula une émouvante solennité. Au milieu de la terrible offensive qui devait décider du sort du monde entier, on fêta deux chefs de la lutte titanique.

La France reconnaissante rendit hommage à deux de ses enfants auxquels elle devait le revirement heureux dans la situation critique.

Au général Foch on remit le bâton de maréchal, étoile d'or, insigne de sa grande dignité; au général Pétain fut délivrée la médaille militaire.

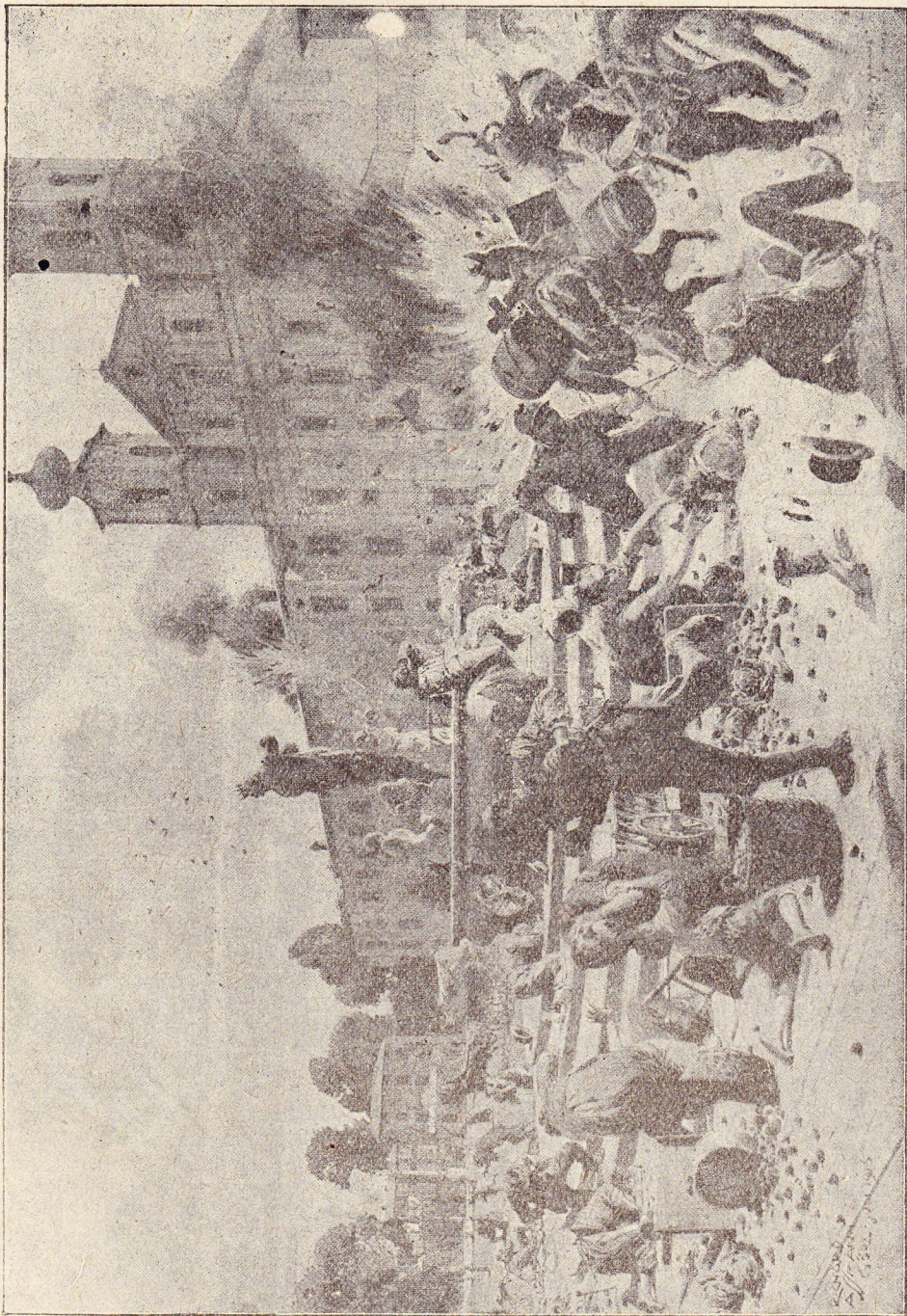
Une seule compagnie assista à la fête donnée en l'honneur de Foch. La solennité eut lieu à l'endroit que Foch avait choisi pour son poste de commandement. Tout le conseil des ministres entourait le Président de la République. Les Alliés avaient délégué chacun un de leurs officiers.

Poincaré rendit hommage aux grands mérites de Foch, il célébra sa bonté d'âme, son caractère ferme, sa volonté inébranlable, son talent et son génie. Et, en se tournant vers le groupe d'armée, il termina par ces mots :

« Vos magnifiques armées, sont dignes de leur chef. La France et les pays alliés resteront dignes de leurs armées. Nous voulons vaincre, nous vaincrons! »

La seconde solennité eut lieu sur la cour étroite d'un château, tout fleuri de roses, dans le soleil brûlant d'août.

Une garde d'honneur, avec un étendard, composée d'hommes d'un des régiments qui avait été sous



Le bombardement d'une des places publiques (Piazza Grande) à Goriz.

les ordres de Pétain, une musique militaire et un brillant état-major se trouvèrent sur la place.

Le maréchal Foch, tenant en main le bâton de velours étoilé d'or de maréchal vint se joindre à l'état-major.

Pétain avait pris place à côté de l'étendard. Les clairons sonnèrent et les tambours battirent «Aux champs». Poincaré prit la parole et il rappela la magnifique défense de Verdun que Pétain dégagait gagnant ainsi la Grande-Croix de la Légion d'Honneur ; il rappela aussi la dernière victoire pour lesquelles une seule récompense pouvait être octroyé au valeureux général : la médaille militaire.

« En vous décernant, dit le Président de la République, la médaille militaire, le gouvernement de la République a voulu vous honorer de la distinction

dont il a pensé que vous seriez le plus heureux, de celle que peuvent seuls recevoir, en témoignage exceptionnel d'admiration, les commandants en chef, les sous-officiers et les hommes de troupes. L'auguste et touchante image du général et du simple soldat, combattant rapprochés et confondus dans l'honneur comme dans le danger, est bien faite pour relever à vos yeux le prix de cette récompense nationale. Vous qui aimez le soldat et en êtes aimé, vous porterez avec juste fierté cet insigne des braves. »

Le général, qui s'était trouvé devant des situations si terribles, sentit deux grosses larmes couler sur ses joues lorsque le Président épingla sur son dolman bleu clair, la médaille d'argent avec le ruban aux liserés jaunes et verts.



Arrivée d'Hindous à Paris

Les tanks ou chars d'assaut

La victoire qui avait débuté si brillamment était, en grande partie, due aux tanks. A cette époque le public se faisait encore une singulière idée de ces chars qui dévoraient les mitrailleuses, éventraient les maisons et écrasaient les abris des Allemands. Le char d'assaut n'était pas dû à une invention nouvelle, ce n'était qu'une application d'un instrument aratoire, se mouvant sur de lourdes roues dentées et qui rendait de grands services dans les champs étendus.

On munit ces chars de plaques de blindage, on les organisa d'une façon plus moderne, on les flanqua d'une tourelle d'où le chauffeur pouvait porter la vue dans toutes les directions et on les arma de mitrailleuses et de canons. Le tank était actionné à l'aide d'un moteur à essence.

Ce n'était pas une tâche agréable de se servir de ces monstres. On était exposé à être brûlé vif dans ses entrailles.

Le tank en mouvement faisait entendre un claquement régulier produit par ses roues en chenille. Pendant sa marche il n'épargnait rien qui se trouvait sur son chemin. Il aplatisait le fil de fer barbelé, passait par dessus les fossés et les trous d'obus, renversait les maisons et les arbres et lorsque ses canons et ses mitrailleuses se mettaient à tirer il faisait un bruit assourdissant.

Le tank ne craignait ni les balles ni la résistance. Les obus seuls étaient ses véritables ennemis, auxquels il ne parvenait à se soustraire que grâce à sa mobilité.

Depuis que la guerre de mouvement avait recommencé et que les tranchées avaient été abandonnées, les tanks ont rendus de grands services.

Le char d'assaut Renault s'est surtout distingué dans la chasse aux mitrailleuses allemandes, là où l'ennemi n'avait pas eu le temps de faire donner son artillerie.

Les Anglais employèrent les premiers les tanks et le lecteur se souvient que le général Byng avait pénétré jusque dans la troisième ligne allemande, grâce à ses chars d'assaut.

Mais les Français perfectionnèrent le système anglais. Les fabricques de Schneider, du Creusot et les usines métallurgiques de St. Chamond les fabriquèrent en série.

Plus tard Renault en construisit des plus légers qui rendirent de grands services pendant l'offensive de Foch.

L'équipage était composé de deux hommes. Le chauffeur se trouva devant, le mitrailleur dans la tourelle qui pouvait être tournée dans tous les sens.

La chambre des machines était séparé du magasin aux poudres afin de diminuer les chances d'explosions. Ces chars pouvaient grimper sur des pentes très escarpées. Les occupants étaient protégés contre les balles et les éclats d'obus par des plaques de blindage très épaisses. Il a six mètres de long et deux mètres de large.

Les Allemands ont immédiatement copié les chars d'assauts, mais, ainsi qu'il arriva souvent, ils les construisirent beaucoup plus lourds et plus massifs.

Alors que les Français s'efforcèrent de les construire très légers et s'appliquèrent surtout à les produire en grande quantité, les Allemands fabriquèrent des chars qui étaient beaucoup trop lourds et trop solides, de plus ils n'ont pas attaché à l'arme nouvelle toute l'importance qu'elle méritait, alors qu'elle devait devenir très redoutable.

Le tank de leur fabrication ressemblait beaucoup au modèle St. Chamond, mais il avait un bec à l'arrière.

Ce bec était couvert de plaques d'acier de 3 centimètres d'épaisseur. Le milieu était protégé par des tôles plus minces.

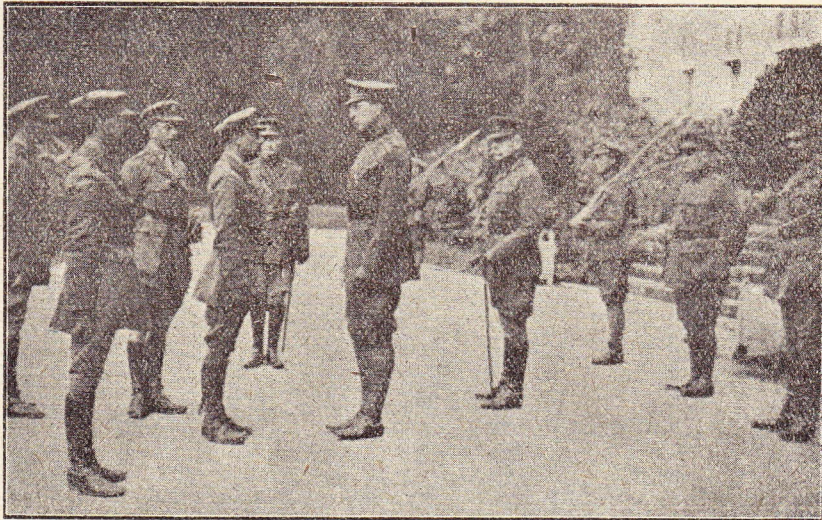
Des plaques pendaient contre les roues en chenille, jusque près du sol. Le tank allemand était long de sept mètres, et large de deux mètres quatre-vingts centimètres; il pesait trente-cinq tonnes. Sa force motrice était de deux moteurs de 100 H.P. chacun. Trois places sont aménagées dans ce char : une à chaque extrémité, occupée par les mitrailleurs, une au milieu, pour les moteurs et les chauffeurs. Son armement consistait en six mitrailleuses et un canon de 57 m/m.

C'était une machine terrible, montée par dix-huit soldats.

Comme nous l'avons dit, ces chars d'assaut n'étaient pas pratiques. Leur lourdeur ne leur permit pas d'effectuer des mouvements rapides. Et les canons de 75 en firent une hécatombe terrible.

Les tanks français étaient amenés sur le front soit par chemin de fer, soit par des tracteurs automobiles.

Chacun d'eux était pourvu d'instruments de signalisation et d'un appareil de télégraphie sans fil. De cette façon les occupants pouvaient se tenir en contact avec les autres chars, ainsi qu'avec l'infanterie qui suivait et même avec les avions. Ils étaient tous peints en gris et camouflés, de sorte



Le roi Albert et le maréchal Douglas Haig

qu'ils pouvaient approcher très près de la ligne de combat sans être aperçus. Les premiers tanks français prirent part à l'attaque, le 17 avril 1917. Ils avaient reçu l'ordre de passer la troisième ligne allemande — on croyait que les deux premières auraient été conquises par l'infanterie — et de balayer les Allemands en rase campagne.

Après une marche de plusieurs kilomètres en plein jour, après avoir passé tous sur un même point repéré par les Allemands, sans préparation d'artillerie, ils atteignirent la seconde ligne ennemie et s'emparèrent de Berry-au-Bac et de Juvincourt.

Quelques-uns d'entre eux percèrent même jusqu'à la troisième ligne, et atteignirent le chemin de fer Laon-Reims, où ils furent tous détruits ou capturés.

La seconde ligne était aux mains de l'infanterie. Les chars d'assaut restèrent exposés au feu de l'ennemi depuis six heures du matin jusqu'à la nuit suivante. Ils passèrent et repassèrent sur les collines afin d'éviter les obus, attendant le renfort qui se fit attendre parce que les assaillants avaient été en grande partie exterminés. L'attaque ne fut pas poussée plus loin. Ce qui était arrivé au général Byng se produisit ici. On avait percé les lignes ennemies, sans obtenir de résultat pratique, faute de soutien.

A cette occasion les tanks avaient montré leur puissance et prouvé qu'on pouvait avoir grande confiance en leur équipage. Le chef, commandant Bossut, fut tué, avec lui succombèrent beaucoup d'officiers et de soldats. Ils moururent d'une mort atroce, brûlés vifs dans les chars qui furent détruits par le feu.

Les compagnons de l'infanterie les avaient suivis jusque dans la seconde ligne et avaient renversé tous les obstacles sur leur chemin.

L'état-major général ne fut cependant pas convaincu de la grande valeur de cette arme nouvelle. Ce ne fut qu'après de grandes victoires obtenues par ces tanks anglais que l'opinion changea à ce sujet.

Mais ce fut surtout la contre-offensive du général Mangin, du 11 juin 1918, lequel, battit les Allemands marchant sur Compiègne, grâce à ses tanks, derrière lesquels son infanterie marcha à la victoire, qui ouvrit les yeux du grand-quartier-général.

Le lecteur sait que les Allemands marchèrent sur Paris. Mangin n'avait à opposer qu'un homme à deux ennemis. Ses troupes étaient fatiguées, exténuées. Il n'hésita cependant pas une seconde. Il voulut attaquer pour éviter d'être écrasé lui-même.

Son armée, précédée de tanks, se mit en mouvement. Les ennemis furent refoulés, écrasés. Belloy fut reprise et les Allemands furent rejetés loin de Compiègne et de Paris, le pays de leurs rêves ; ils semèrent les champs et les bois d'innombrables cadavres. Ce fut la première victoire qui fit tourner les chances.

Alors la valeur des tanks fut reconnue et l'on se mit fiévreusement à l'ouvrage pour construire ces engins infernaux par centaines. On fabriqua de préférence des tanks Renault qui étaient les plus légers.

Sur le terrain ils ressemblent à des champignons monstres, qui glissent sur les collines, grimpent au-dessus des arbres et des fourrés, découvrent les nids de mitrailleuses et qui parviennent, mieux que les grands chars, à éviter les obus ennemis.

Lorsqu'un canon lui tire dessus, le tank fonce droit sur lui et parvient, le plus souvent, à le mettre hors de combat.

L'infanterie les suit en chantant, les prend comme abri et saute sur l'ennemi à l'improviste. Pétaïn connaît la valeur des chars d'assaut.

Le corps de chars d'assaut était commandé par le général Estienne. Voici en quels termes fut fait l'éloge des qualités éminentes de ce grand général, à l'occasion de sa promotion au grade de commandeur de la Légion d'Honneur.

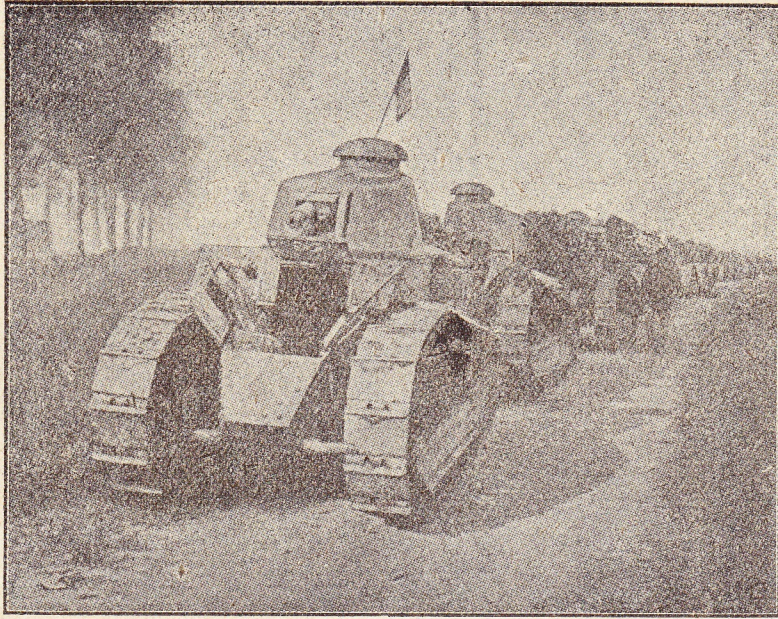
Officier général d'une haute intelligence et d'une valeur exceptionnelle, qui, par la justesse et la fécondité de ses idées, l'entraîne et la foi avec lesquels il a su les défendre et les faire triompher, a rendu les plus éminents services à la cause commune. A créé et organisé de toutes pièces, malgré des difficultés sans nombre, le merveilleux instrument de combat qu'est l'artillerie d'assaut, en a fait une arme redoutable, dont la puissance nous a été précieuse, et qui a contribué, notamment, pour une large part, aux succès des armes françaises dans la deuxième quinzaine de juillet 1918. Aussi brave soldat que technicien de tout premier ordre, peut être fier de son œuvre.

Guynemer, le roi des aviateurs

« Guynemer n'est pas rentré ! »

Ce fut une consternation générale. Ce cri retentit par toute la France, dans la chaumière du pauvre, dans le palais du riche ; il passa sur les lèvres de millions de soldats, et le cœur de chacun était triste en ce moment.

Ce fut un deuil général, comme si Guynemer, le jeune aviateur, était seul, ou devait seul être im-



Une compagnie de tanks Renault.

mortel, alors qu'à chaque heure du jour tant de soldats mourraient.

D'ordinaire le plus hardi des aviateurs était nommé « as » mais Guynemer fut dénommé : Le Roi des aviateurs...

Sa vie, bien courte cependant, était remplie d'exploits. Il n'était encore qu'un garçon, mince et élancé, mais faible et fragile lorsque la guerre éclata. Il n'avait pas même vingt ans accomplis.

Il descendait d'une vieille et noble race, qui avait, des siècles durant, fourni nombre de ses fils au pays. Il avait la vaillance innée, et pendant la guerre, il a rendu des services inestimables aux alliés et à l'aviation.

Ses exploits méritent d'être cités, et nous lui consacrerons quelques pages, afin de montrer ce dont le patriotisme peut rendre capable.

Lorsque la guerre éclata Guynemer fut réformé. Il était trop faible pour résister à la vie des tranchées ou en campagne ; trop faible aussi pour pouvoir servir comme cavalier. Mais il parvint néanmoins à se faire agréer comme simple homme de peine à l'aviation, où il fut astreint à un rude travail : transporter des bidons, nettoyer des moteurs, rentrer des appareils et, dormir sur des planches très dures, pendant la nuit.

Il avait suivi les cours de l'École polytechnique, ce qui lui donna un grand avantage sur ses compagnons. Il connaissait la mécanique et son bagage scientifique le rendit bien vite familier avec toutes les particularités techniques de l'aviation, ce qui fit qu'il fut bien vite admis comme élève pilote.

Le 17 février 1915, il survola, avec un Blériot, pour la première fois la plaine d'aviation de Pau. Il bondit dans l'air avec des à coups, de sorte que l'instructeur lui cria de cesser ses acrobaties dangereuses. Ce même soir il écrivit ses impressions à son père.

Avant le départ, un peu inquiet ; en l'air, follement amusant, pendant les glissades et les oscillations. Je n'étais pas du tout gêné, c'était même drôle... Enfin, je me suis bien divertie mais heureusement que maman n'était pas là... Je crois que je ne me suis pas fait une réputation de prudence. J'espère que ça ira, je le saurai bientôt...

Il s'exerça à voler par des exercices prolongés, car les exigences des autorités militaires étaient grandes, et on devait passer un examen très dur avant de recevoir le brevet de pilote.

Il vola avec différents appareils, se familiarisa avec le mécanisme des divers types et le 8 juin, le caporal Guynemer faisait partie de l'escadrille M. S. 3, cantonnée à Vauciennes.

Le capitaine Brocard fut son chef. L'escadrille était appelée celle des « Cigognes ». Védrines en fit partie ; Védrines le vaillant, le téméraire, qui devint bientôt son ami.

Vauciennes se trouvait dans le pays de Valois, où l'on voit de bois étendus et de superbes châteaux et où s'étendent au loin de grasses prairies. Dans ce pays, à Compiègne, se trouvait la maison paternelle de Guynemer.

Il écrivit aux siens :

« Calme complet ; pas un bruit, on se croirait dans le midi, sauf que les fabitants ont vu ce fauve de près et savent nous apprécier... Védrines m'a pris en amitié et me donne d'excellents conseils : il m'a recommandé à ses mécanos qui sont le vrai type du Parisien de brouillard, inventif et bon vivant... Je me suis fait monter un support de mitrailleuse et je suis prêt à partir en chasse... Hier, à cinq heures, j'ai virevolté au-dessus de la maison, à 1700 ou 2000 mètres. M'avez vous vu ? J'ai poussé mon moteur pendant cinq minutes pour que vous m'entendriez... »

Guynemer pouvant être considéré comme la sentinelle de sa maison paternelle, c'est pourquoi il fut doublement vigilant. Ce fut pour lui un poste sacré. Il n'abusa point du voisinage de sa maison, pour s'y rendre à chaque instant, car il était au service de la Patrie et respectait la consigne. Mais en revenant de la chasse il n'hésita jamais de faire un « détour » afin d'attirer l'attention des siens par ses acrobaties et de prolonger « l'entretien » dans les airs.

« Vous avez dû voir ma tête, car je ne quittais pas la maison des yeux... Je suis désolé que mon virage de l'autre jour ait causé des émotions à maman, mais c'était pour voir la maison sans avoir besoin de me pencher à la portière, ce qui est désagréable à cause du vent... »

On peut se figurer l'émotion des parents, quand ils suivent leur « petit garçon », dans leurs jumelles et aperçoivent son visage comme un petit point blanc. Le capitaine Brocard trouva que le nouveau venu était bien jeune encore et bien débile, presque une jeune fille. Mais bientôt il fut reconnu comme un aviateur très capable, qui parvenait à faire



Le Roi Albert et le général Horne.

des « tours » en l'air après trois mois d'apprentissage.

Tout ce qu'il apercevait à terre attire son attention. Il écrit à ce sujet :

L'aspect de Tracy et de Quemevrières est invraisemblable : des ruines, un enchevêtrement inextricable de tranchées se touchant presque, le sol retourné par les obus dont on aperçoit les trous par milliers. On se demande comment il peut y avoir là un homme vivant. D'un bois il ne reste debout que quelques arbres, le reste est abattu par les marmites, et partout on voit la couleur jaune de la terre littéralement labourée. C'est incroyable comme à plus de 3000 mètres on distingue bien tous ces détails.

Plus d'une fois Guynemer revint avec les ailes de son appareil effilochées, avec son fuselage démantibulé et son hélice traversée par des balles. Il écrit ce qui suit à sa sœur Odette :

Décidément les Boches ont pour moi une affection toute spéciale, et les pièces de mon coucou me servent de calendrier. Nous sommes partis hier vers Chauny, Tergnier, Laon, Concy, Soissons. Jusqu'à Chauny mon observateur a compté 245 obus ; Concy a tiré 500 à 600 coups, en tout mon observateur estime à 1000 coups. On n'entendait qu'un roulement, et partout ça éclatait, dessous, dessus, devant, derrière, à droite, à gauche, car nous descendrions prendre des photographes à un endroit qu'ils voulaient nous empêcher de voir. On entendait siffler des éclats ; il y en a un qui d'après les trous placé, à passé à le champ de l'hélice sans le toucher, puis à cinquante centimètres de ma figure ; un autre est entré par le même trou, mais sans ressortir. Je vais vous l'envoyer ; il y en a dans le gouvernail et un dans le fuselage (le carnet de vol en signale davantage). Mon observateur, qui est observateur depuis le début, dit n'avoir jamais vu une canonnade approchant de celle là et qu'il était heureux de rentrer. A un moment il y eut un cudol de 105 millimètres — on le reconnaît à sa forme et à sa couleur d'éclat — qui nous retombait dessus et qui nous a rasés. On voit en effet souvent les éclats des grosses marmites. C'est très curieux. En rentrant nous sommes tombés sur le capitaine Gérard, à qui mon observateur a dit que j'avais un cran épétant : zim boum boum ! Il a répondu qu'il le savait... Je vais vous envoyer une photographie de mon coucou avec ses neuf éclats : il est superbe. »

Le lieutenant Colomb raconta que pendant toute la durée du bombardement Guynemer n'exécuta pas la moindre manœuvre pour éviter les shrap-

nells. Il se contenta de monter de quelques mètres, puis il descendit de nouveau calmement sur l'endroit qui nous dûmes photographier. A ce moment eut lieu le dialogue suivant :

« L'observateur : J'ai fini : nous pouvons rentrer. Guynemer : Mon lieutenant, faites moi le plaisir de photographier pour moi les éclats qui tombait autour de nous.

Les enfants voient toujours leurs désirs réalisés : le lieutenant prit la photographie demandée.

Plus tard Colomb donna la description suivante de Guynemer :

« La figure militaire la plus sublime que j'ai pu être permis de voir, l'une des âmes les plus généreuses et les plus fines que j'aie pu rencontrer. »

Le sang-froid et le calme étaient ses qualités principales. Entretiens il s'amusa comme un petit garçon compta les trous tirés dans son appareil, les montra à son observateur, et sembla jongler avec la mitraille. Après son atterrissage, il prit son chef, le capitaine Brocard, par le bras, le conduisit près de son appareil dont il montra les nombreuses blessures cependant qu'il trépanait de joie.

La première aventure de Guynemer date du 19 juillet. Il aperçut un Aviatik allemand à 3.200 mètres au-dessus de Coucy. Il se dirigea en ligne droite sur lui et resta à 50 mètres, à gauche en-dessous de l'appareil ennemi. Le tac-tac de sa mitrailleuse se distingua au-dessus du ronflement de son moteur. Dès les premiers coups, il aperçut un morceau de l'Aviatik voler en l'air. Les Allemands tirèrent au fusil et touchèrent une aile de son appareil : une balle rasa sa tête de près, une autre le toucha presque à la jambe. La mitrailleuse de Guynemer se fit de nouveau entendre ; l'aviateur allemand s'effondra, son observateur leva les bras, et l'Aviatik s'écrasa comme une pierre, entouré de flammes, entre les tranchées.

De part et d'autre on avait observé le combat aérien. Les Allemands, furieux de l'échec des leurs, arrosèrent de projectiles la plaine d'aviation. Au milieu de cette pluie, Guynemer atterrit, enleva son pantalon supérieur en cuir, qui était beaucoup trop long et trop large. Puis il fit reculer quelque peu son appareil et brisa l'hélice sur un tas de foin.

Les gens accoururent pour acclamer le vainqueur. Des officiers d'artillerie s'en emparèrent, les sentinelles présentèrent les armes, un colonel fit servir du champagne. Guerdier, l'observateur fut introduit le premier dans le poste de commandement. Interrogé au sujet du combat il répondit avec modestie :

— Ça, c'est l'affaire du pilote.

Guynemer, qui vient d'entrer en tapinois, veut prendre la parole.

— Qu'est-ce que celui-ci ? demanda le colonel.

— Mais le pilote.

— Vous ? quel âge avez-vous donc ?

— Vingt ans.

— Et le tireur ?

— Vingt-deux.

— Allons ! Où y a encore que des enfants pour faire la guerre.

Il s'en fut à Compiègne avec le capitaine Simeon. Ses parents et ses sœurs durent partager sa joie.

— Il aura la médaille militaire, déclare le capitaine Simeon, car il a voulu son Boche, il est allé le chercher.

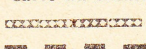
En effet, le 21 juillet, les deux vainqueurs reçurent la médaille. Celle de Guynemer était accompagnée de la citation suivante :

« Caporal Guynemer : pilote plein d'entrain et d'audace, volontaire pour les missions les plus périlleuses. Après une poursuite acharnée, a livré à un avion allemand un combat qui s'est terminé par l'incendie et l'écrasement de ce dernier. »

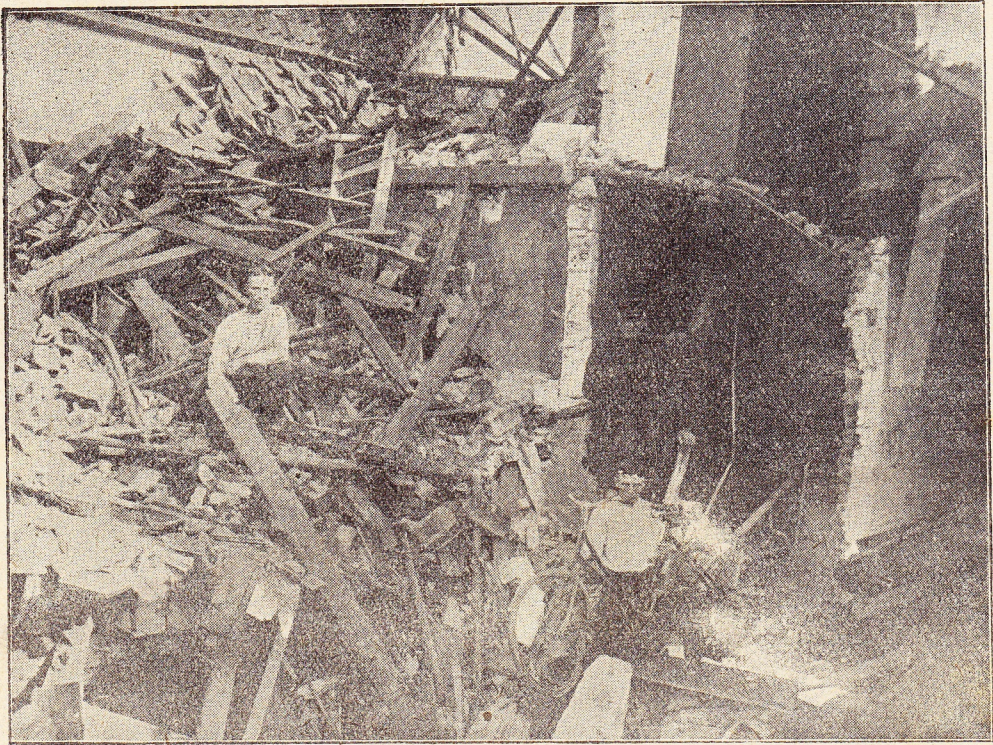
Ce premier exploit audacieux eut comme suites que le garçon dut garder le lit, ayant la fièvre, pendant plusieurs jours.



Carte du théâtre des opérations à l'est d'Arras et de Roye.



Front franco-britannique le 21 août 1918
 Front du 28 août.



Une maison détruite par des bombes d'avion.

Guynemer était nerveux et consuma trop vite sa jeune vie. Il s'était consacré de corps et d'âme à son métier pour lequel il était animé d'un respect presque sacré. Lorsqu'il put se lever il erra tristement dans la maison paternelle : ses parents et ses deux sœurs essayèrent tout pour lui procurer des distractions. Ce fut inutile, il était trop à l'étroit dans sa maison. Il avait besoin de l'immensité des cieux. Par temps sec et clair il lui sembla qu'il étouffait. Sa sœur Yvonne le comprit le mieux et conclut avec lui le pacte suivant :

- Que te manque-t-il chez nous? demande-t-elle.
- Ce que vous ne pouvez pas me donner. Ou plutôt si, tu peux me le donner. Promets-le moi.
- Sans doute, pour que tu sois heureux.
- Je serai le plus heureux des hommes.
- C'est d'avance accordé.
- Eh bien, voilà. Tous les matins tu regarderas le temps. S'il est vilain, tu me laisseras dormir.
- Et s'il est beau?
- S'il est beau, tu me réveilleras.

Elle craint de demander la suite, elle devine l'usage d'un beau jour. Comme elle se tait, il fait la moue, avec cette grâce câline qui séduit tous les cœurs :

- Tu ne veux plus? Je ne pourrai pas rester : c'est plus fort que moi.
- Mais c'est promis.

Pour le satisfaire, Yvonne consentit et chaque matin elle regarda aux cieux, espérant qu'il fasse mauvais temps.

Par beau temps elle devait l'éveiller. Alors il s'habilla en hâte, sauta dans son appareil, s'envola et fit la chasse à l'ennemi.

- Puis, il revint déjeuner à Compiègne.
- « Tu veux nous quitter ainsi? dit ma mère. Cependant tu es en congé.

- Oui, l'effort de partir est plus grand.
- Alors ?
- J'aime cet effort, maman. »

Vers la mi-septembre, il reçut un monoplane Nieuport. Il pourra donc désormais monter seul, tout seul et jour sans partage des régions élevées.

Tout le ciel lui appartint et il se passa dans l'azur du firmament.

Il fut chargé d'une mission spéciale. D'ordinaire Védrières était chargé de cette opération. Elle était très dangereuse. Pour pouvoir l'exécuter il fallait descendre en pays occupé et y remettre un message à une personne indiquée... La première fois qu'il devait partir un terrible orage sévissait. Guynemer partit sans hésiter. Quelques minutes plus tard, on apporta l'ordre d'attendre que la tempête se soit calmée. Il atterrit en vol plané en pays occupé, accomplit sa mission et repartit. Les paysans dans le champs reconnurent un appareil français à cause des cocardes tricolores, se découvrirent et levèrent les mains, profondément émus.

Cette admirable opération valut une nouvelle citation à l'ordre de l'armée au sergent Guynemer, nouvellement promu.

« A fait preuve de vaillance, d'énergie et de sang-froid en accomplissant comme volontaire une mission spéciale importante et difficile par un temps d'orage. »

— « La palme a de la valeur, reconnaît-il dans une lettre à ses parents, car la mission a été dure. » Sur le retour il fut attaqué par un aviateur Anglais, mais celui-ci reconnut vite son erreur et par des signes en l'air, présenta ses excuses.

Deux jours après il aperçut de nouveau un appareil ennemi à 3000 mètres de hauteur. Il vola trois mètres plus bas et rit de la figure qu'allait tirer l'Allemand. Soudain sa mitrailleuse s'arrêta. Il vira sur l'aile mais accrocha l'appareil allemand. Un pan de la voilure fut arraché : l'Allemand lui tira dessus avec sa mitrailleuse. Une balle rasa sa tête, sans hésiter, il fonça droit sur l'ennemi. Celui-ci se sauva dans une fuite précipitée.

Ce jour là Guynemer fut malchanceux.

Le 5 décembre, il volait au-dessus de la région de Compiègne, lorsqu'il aperçut deux appareils allemands, à 3000 mètres d'altitude. A trente mètres de distance, il ouvrit le feu. Un Allemand s'abîma au nord de Bailly. Guynemer l'avait distinctement vu tomber. Mais il resta l'autre. Il vira pour l'atta-



Une partie du terrain reconquis par les Français dans la Somme.

quer, mais le Boche se sauva. Lorsqu'il voulut chercher la place où l'autre s'était écrasé, il avait perdu la direction. C'était trop fort. Une idée lui vint à l'esprit. Il était dimanche. Ses parents devaient justement quitter l'église. Il descendit dans un champ près de Compiègne et en effet, il rencontra son père, qui revenait de la messe.

— « Papa, j'ai perdu mon Boche.

— Tu as perdu ton Boche ?

— Oui, un avion que j'ai descendu.

Je dois rentrer à mon escadrille, mais je ne veux pas le perdre.

— Qu'y puis-je ?

— Mais le chercher et le trouver. Il doit être du côté de Bailly, vers le bois carré. »

Il remonta, en laissant à son père le soin de rechercher le Boche. Et en effet on retrouva l'appareil détruit ainsi que l'Allemand tué que l'on enterra ; mais la commission de contrôle refusa de reconnaître cette victoire de Guynemer. Celui-ci écuma de rage.

« Bon ! » dit-il « je ne lâcherai pas, je veux en avoir un autre. »

Il s'efforça d'en abattre un autre. Trois jours plus tard il prit sa revanche... Cependant qu'il s'apprêtait à descendre, il aperçut un avion allemand au-dessus des lignes françaises. Il remonta comme un éclair, pour couper la retraite à l'ennemi. Il tira quarante cinq balles sur l'avion qui plongea, et se renversa en flammes. L'observateur tomba à Bus, le pilote à Tilloloy.

Les servants d'une batterie avaient assisté aux spectacle et lorsque le jeune héros atterrit, le commandant des artilleurs, Allain Launay, rassembla ses hommes et fit rendre les honneurs militaires à Guynemer.

« Maintenant, nous allons exécuter un tir en l'honneur du sergent Guynemer. »

Les obus démolirent une maisonnette dans laquelle les Allemands s'étaient abrités. Ils se sauvèrent comme une bande de moineaux.

« C'est encore à moi qu'ils doivent ça ! » s'écrie Guynemer enthousiasmé.

Entretiens le capitaine Launay avait détaché les galons de ses manches et les offrit à l'aviateur.

— « Promettez-moi de les porter quand vous serez nommé capitaine. »